
L'INTERDISCIPLINARITÉ NÉCESSAIRE

PAUL MENGAL

L'usage de langages et de discours différents de votre propre discipline est-il de nature à produire des effets significatifs dans votre pratique professionnelle ? Ou, de manière plus concise, l'interdisciplinarité est-elle nécessaire ou n'est-elle qu'un effet de mode ? Consacrant l'essentiel de mes recherches à l'histoire et l'épistémologie de la psychologie, la réponse à cette question est évidemment positive, mais l'interdisciplinarité est même l'indispensable condition à remplir pour une pratique correcte de ce questionnement.

Au fil de son histoire, la psychologie entretient avec les autres domaines du savoir des relations très étroites dans la mesure où, le plus souvent, c'est à d'autres domaines du savoir qu'elle emprunte la définition même de son objet et la plupart des modèles qui l'ont inspirée.

On peut, de manière très schématique, distinguer deux grandes périodes dans l'histoire de la psychologie : un avant et un après la création du mot lui-même qui date de la fin du XVI^e siècle. Bien sûr, on peut soutenir que de tous temps l'homme s'est interrogé sur la nature et le fonctionnement de son corps et de son âme, de sa raison ou de son esprit, pour n'utiliser que les trois termes le plus fréquemment employés. Mais l'invention d'un mot propre, *psychologie*, pour désigner dans un cadre particulier sur lequel nous reviendrons, indique, nous semble-t-il, une intention de marquer une rupture avec les discours antérieurs. La première période, longue de plus de vingt siècles est dominée d'abord par le discours philosophique et ensuite, à partir du XII^e siècle, par la théologie qu'il convient de distinguer de l'Écriture Sainteⁱ.

De cette période fort longue et, au risque de paraître très schématique, deux grands textes émergent : le traité *De l'âme* d'Aristote et la *Somme théologique* de Thomas d'Aquin. Écrits au IV^e siècle avant Jésus-Christ, pour le premier, et au XIII^e siècle, pour le second, ces deux ouvrages ont fait l'objet de commentaires innombrables et suscité de nombreuses controverses et constituent à n'en pas douter le fondement de la pensée occidentale sur la question de l'âmeⁱⁱ. De plus, ces deux textes sont dans

Professeur émérite, Faculté des Lettres, Langues et Sciences Humaines, Université de Paris Est-Créteil France. / paul.mengal@hotmail.com

un rapport étroit, le second étant une adaptation chrétienne des conceptions exposées dans le premier. On peut ajouter que ces deux textes majeurs s'inscrivent l'un et l'autre dans la conception beaucoup plus générale de la théorie des quatre éléments et des quatre humeurs, piliers de toute la science physique et médicale de cette longue période. Dans un tel cadre, une psychologie spécifique est sans doute difficilement concevable et même inutile dans la mesure où la théorie humorale inclut l'explication des déterminations du comportement humain. Il faut également ajouter que le commentaire thomiste du traité d'Aristote n'a pas pour fin d'ériger une science de l'âme, un savoir objectif sur l'élément spirituel du composé humain, mais qu'il est entièrement dirigé par la préoccupation du salut de l'âme, par le dispositif à mettre en place pour assurer l'économie du salut. Ce premier modèle pour la psychologie s'inspire donc largement des conceptions philosophiques et théologiques de l'âme humaine.

La première grande révolution marquée par l'invention du mot psychologie se produit au XVI^e siècle dans le cadre général du bouleversement scientifique de cette période. Dans une certaine mesure, la psychologie est fille de la révolution copernicienne et des transformations sociales qui caractérisent cette période. Deux modèles vont alors s'offrir à la psychologie : le premier est politique et repose sur la notion d'association (Mengal 2008), le second, inspiré par la philosophie naturelle, s'inscrit dans le discours de la *Physica* et dérive directement de l'anatomie (Mengal 2005).

Le premier modèle importe dans le discours scientifique la notion politique d'association et considère la pensée comme une société d'idées. Sa descendance est longue qui nous conduit de Hobbes au behaviorisme contemporain (Mengal 1992, 1997, 2001, 2005, 2007). Autre caractéristique d'importance, l'entendement ou la raison est calculatrice. De *l'Ars combinatoria* de Leibniz (1606) à *An Investigation into the Laws of Thought* de George Boole (1854) en passant par *La langue des calculs* de Condillac (1801), nombreux sont ceux qui ont tenté de ramener la pensée à un calcul formel. Aujourd'hui l'intelligence artificielle mais surtout les succès considérables de l'informatique ont accru dans l'opinion l'évidence que notre cerveau est un ordinateur. Information, module représentationnel et *fitness* sont les mots-clés de cette conception (Lassègue, Rosenthal et Visetti 2009).

Le second modèle s'est forgé sur celui de l'anatomie dont les succès éclatants en ont fait pour deux siècles au moins un exemple de scientificité. Sa version philosophique exposée magistralement par Descartes dans *Le discours de la méthode* (1637) découpe le monde des idées à la manière dont scalpel de l'anatomiste démembrer les corps. La science de l'homme comprendra désormais deux grandes parties : l'anatomie qui décrit le corps et la psychologie qui décrit les facultés de l'âme. Ce modèle cohabite tant bien que mal avec celui de l'association des idées jusqu'à ce que Kant

déconstruise la conception de l'âme substance dans la *Critique de la raison pure* (1781). Mais l'influence de la science du vivant allait à nouveau marquer de son empreinte la psychologie lorsque le couple âme-corps se trouve défait et remplacé par celui qui unit l'organisme et son milieu. C'est dans ce cadre neuf de la biologie que s'élabore la psychologie « scientifique » du XIX^e siècle et surtout qu'elle s'institutionnalise en prenant place dans le cursus universitaire et en se dotant des outils de diffusion des connaissances que sont les sociétés savantes et les revues scientifiques. Non seulement la psychologie existe comme discipline mais le psychologue prend place dans la société.

Mais il est une autre psychologie qui chemine en parallèle à l'histoire que nous venons d'esquisser brièvement. Elle s'intéresse surtout à l'homme en tant qu'individualité singulière, à son histoire plutôt qu'à sa nature. Elle fait une large place au récit de vie, non la biographie officielle, mais au discours sur soi-même que l'on se construit au jour le jour et qui entremêle les épisodes vécus aux phantasmes et aux désirs. Cette histoire de soi fait une place à l'imagination, cette « folle du logis » selon Malebranche, évacuée *manu militari* de la psychologie rationaliste. Cette entreprise n'est pas pour autant irrationnelle, mais les critères de sa logique interne reposent sur la conviction qu'au-delà de l'univers sensible existe un univers des signes qu'il convient d'interpréter.

Une première période, de l'antiquité à l'âge classique, a été étudiée dans le détail par R. Poma (2009) et il n'y pas lieu d'y revenir. La rupture s'est sans doute faite à la fin de la période classique lorsqu'il fut entendu par les rationalistes que les choses ne signifient pas et que les signes ne peuvent agir sur les choses. Rejetant ce principe, une certaine orientation de la psychologie élabore un savoir dans lequel les modes d'influence psychologique comme le magnétisme animal, l'hypnose et la psychanalyse occupent une place de choix.

Enfin, plus récemment, s'est développée une conception plus culturaliste, pluridisciplinaire qui met l'accent sur les productions humaines plutôt que sur les processus intellectuelles qui les ont produites. Ignace Meyerson a été le fondateur de cette psychologie historique (Meyerson 1948 ; Parot 1996) entraînant à sa suite des personnalités comme l'helléniste Jean-Pierre Vernant (Vernant 1965 ; 2007), l'historien de la latinité Paul Veyne et l'historien Robert Mandrou (Mandrou 1968). Dans le droit fil de cette conception, on peut enfin citer Jérôme Bruner dont la rencontre avec l'œuvre de Meyerson fut tardive (Bruner 1996) mais qui, dans un de ses derniers ouvrages, remet en question la notion de « Moi » de façon radicale. Plutôt que d'y voir une instance psychique, Bruner renvoie la notion de « Moi » à la catégorie de l'histoire, c'est-à-dire, du discours. Après la déconstruction kantienne de l'âme-substance, c'est maintenant la catégorie de l'âme-sujet qui est remise en cause. Il ne s'agit donc pas

seulement de remettre en cause l'universalité et la permanence des structures mentales mais peut-être de dénoncer l'entêtement de la psychologie qui, depuis ses origines, a voulu obstinément nous mettre dans la tête ce qui circule dans la société. Emile Benveniste (1974) a fortement souligné l'idée que « immédiatement le langage est donné avec la société » et qu'humanité, langage et société ne font que renvoyer l'un à l'autre dans un rapport circulaire.

Que conclure ? Que la psychologie et son histoire ne peuvent se construire que dans une pratique constante de l'interdisciplinarité mais qu'en retour cette confrontation permanente des savoirs finit par mettre en doute l'existence même de l'objet de la discipline.

NOTES

- i Sans entrer dans le détail fort complexe de cette histoire, l'Écriture sainte se fonde sur l'analyse d'un récit, alors que la théologie comme science a pour ambition de reconstruire une « science de Dieu » à partir des articles de foi qui fonctionnent comme des principes.
- ii Dans la *Somme théologique*, la question de l'âme figure dans la *Prima Pars* et occupe les questions 75 à 90.

BIBLIOGRAPHIE

- Benveniste Emile, (1974), *Problèmes de linguistique générale*, Paris : Gallimard, vol. 2, 91.
- Bruner Jerome, (1996), « Meyerson aujourd'hui ; quelques réflexions sur la psychologie culturelle », in Parot (1996), pp. 193-207.
- Mandrou Robert, (1968), *Magistrats et sorciers en France au XVII^e siècle. Une analyse de psychologie historique*, Paris : Plon.
- Mengal Paul, (1992), « Le plaisir et la douleur. De l'arithmétique des plaisirs à la philosophie behavioriste », in A. Lafay (éd.), *La douleur. Approches pluridisciplinaires*, Paris : L'Harmattan.
- Mandrou Robert, (1968), *Magistrats et sorciers en France au XVIII^e siècle. Une analyse de psychologie historique*, Paris: Plon.
- Mengal Paul, (2001), « Le comportement », in Pascal Nouvel (éd.), *Le comportement entre génétique et politique*, Paris : PUF.
- Mengal Paul, (2005), *La naissance de la psychologie*, Paris : L'Harmattan.
- Mengal Paul, (2005), « Ethique naturalisée et philosophie behavioriste », *Ludus Vitalis* XIII (24) :113-120.
- Mengal Paul, (2007), « Néolibéralisme et psychologie behavioriste », *Raisons politiques* 25 : 15-30.
- Mengal Paul, (2008), « La fable de l'idée », in G. Artigas-Menant et A. Couprie, *L'idée et ses fables. Le rôle du genre*, Paris, Honoré Champion.
- Parot Françoise (1996), *Pour une psychologie historique. Écrits en hommage à Ignace Meyerson*, Paris : PUF.
- Poma Roberto, (2009), *Magie et guérison. La rationalité de la médecine magique (XVI^e-XVII^e)*, Paris : Orizons.
- Vernant Jean-Pierre, (1965), *Mythe et pensée chez les Grecs. Etudes de psychologie historique*, Paris : Maspéro.
- Vernant Jean-Pierre, (2007), « Lire Meyerson », in *Œuvres*, Paris : Seuil, vol. 2, 1857-1890.